***Inquiétude de Cadou, par Aude Préta de Beaufort***

***Université de Paris-Sorbonne***

Dans son Panorama critique des nouveaux poètes français, en 1952, Jean Rousselot a salué dans sa dimension historique le *« réconfortant message »* donné par la poésie de René Guy Cadou en pleine époque *« de l'anti-nature et de l'anti-humain »* 1 La présence d'un *« réalyrisme »* éclatant a également guidé l’étude de Christian Moncelet 2. Nous retrouvons là, de fait, le *« programme »* de l'École de Rochefort formulé par Jean Bouhier dans *« Position poétique de l'École de Rochefort »* ainsi que par René Guy Cadou dans *« Précisions sur l'École de Rochefort »* (un *« appel à l'enthousiasme, à la plénitude de la vie »* 3) et dans *« Présence d'un surromantisme »* (une résistance au *« désespoir »* et à ce qui pourrait apparaître comme *« un nouveau mal du siècle »* 4). Le travail de Jean Yves Debreuille, en 1987, en a éclairé orientations et pratiques 5. Ce qui nous occupera ici sera toutefois l'inquiétude qui parcourt l'œuvre du poète et sous-tend l'effort vers la vie. Ce frémissement constant d'une parole dont le poète nous dit qu'il a pu l'*« intercepter, parfois, dans les couloirs de la détresse »* pour nous entretenir *« d'un monde fugace, inaccessible comme un feu d'herbes et tout environné de maléfices »* б est ce qui nous aura retenue à la lecture des recueils, même si nous gardons à l'esprit que cette inquiétude ne veut tourner ni à la révolte ni au désespoir de l'absurde, comme le suggérait en partie Marcel Вéalu en y goûtant une simple *« mélancolie devant la fatalité du destin »* 7.

L'inquiétude apparaît d'abord comme un mode premier de la sensibilité de Cadou, avant de se doubler d'un mouvement de résistance à la complaisance dans le mal-être. Mais l'élan vers les choses, la communion amoureuse, le dialogue avec Dieu, et la quête d'une identité ne sont pas pour autant dénués d'inquiétude. La recherche d'une fusion est souvent définie et formulée comme une mise en question du moi. Au point que cette poésie qui se propose de poursuivre à sa manière l'effort de *« connaissance de l'homme et du monde »,* apparaît essentiellement comme un élan de sympathie avec le monde, ne s'en retranchant pas, mais participant de son mouvement perpétuel, de son inquiétude fondamentale. Il ne s'agit point de connaître ou d'explorer le monde en cédant au *« virus de l'imagination »* 8, mais de l'aimer : Croire à la vie, titre d'un recueil de Jean Bouhier 9 fait figure d'injonction. Ici, l'inquiétude n'est pas le contraire de l'amour de la vie, mais l'incessante palpitation de la vie et de l'habitation du monde.

\*

Le *« contact poignant du poète avec sa destinée »,* où René Guy Cadou situe l'authenticité de la poésie, nous pourrions l'entendre, en un sens littéral, comme l'expression, durable dans l'oeuvге, d'une appréhension inquiète de l'existence.

L'œuvre laisse entendre un deuil interminable. Le poète conserve une mémoire vive - ou plutôt à vif - des êtres aimés qui sont morts et de l'enfance disparue. Les parents morts ressurgis parmi les *« feuillages têtus de [l'] enfance »* dans l'*« Avant sommeil »* de *Bruits du cœur* 10 veillent sur *« remords »* et *« lendemains »*, ne cessant ainsi de marquer l'existence qui continue après eux. Celle-ci se voue alors pour une part à la commémoration du révolu : *« 30 Mai 1932 »*, mort de la mère, *« Janvier1940 »*, agonie du père 11, mort de Guillaume Apollinaire, de Max Jacob, quatre ans de l'amour pour Hélène 12, mentions de son propre anniversaire par le poète ou évocation d'anciens moments d'amitié. L'avenir est lui aussi sous le signe du deuil. Le poète évoque dans presque tous ses livres l'imminence de sa propre mort 13 et, comme le remarquaient déjà Georges Bouquet et Pierre Menanteau dans leur présentation du *Florilège poétique de René Guy Cadou* 14, cette perspective suffit bien souvent à donner une tonalité pathétique à l'expression de l'élan vers la vie. Les choses et les êtres apparaissent précaires. *« Cœur sur table »* ou *« Épisode »*, dans *Retour de flamme*, confessent un sentiment d'urgence *(« Il n'y a plus une minute à perdre » ; « Je suis pressé de tout me dire/ Comme si j'allais perdre la mémoire »* 15). Dans *Ma vie en jeu*,*« le Fond de la pensée »* donne l'image de la vie tout entière descendant *« Au fil du sang »* vers un horizon difficile à percevoir *(« Les yeux et l'horizon qui manquent d'éclairage/ Le feuillet où j'inscris l'avenir de travers »)* et le poète y énumère ce *« qu'on veut [lui] prendre »* : fleurs, oiseaux, amour, auxquels le poème, tâtonnant défi, offre un refuge précaire et de haute lutte conquis.

Une certaine tonalité élégiaque s'impose aussi bien dans la déploration rétrospective que dans l'anticipation angoissée 16. La variété des tons où elle s'abrite la préserve de la complaisance et crée une tension, soit que le poète envisage sa mort avec le réalisme cru et peu sentimental du poème *« Dans le soleil »* de *Que la lumière soit* 17, soit qu'il ait recours à l'humour ou l'ironie qui surgissent en particulier du décalage entre expressions toutes faites et intention ou entre titre et contenu. C'est le cas par exemple dans *L'Héritage fabuleux* quand, sous le titre *« Déménager »,* le poète imagine le jour où les corbillards l'emporteront et où le *« dernier feuillet »* s'envolera de sa table de travail déserte pour aller se perdre et pourrir 18. Mais ce qui caractérise en propre la poésie de Cadou, c'est sans aucun doute une simplicité où l'économie de moyens devient la meilleure figure du dénuement de celui qui voit tout lui manquer et choisit alors d'attendre, dans une vibration inquiète, de découvrir à quoi il faudra faire face, comme dans *« La Neige rouge »* de *La Vie rêvée* ou dans *« À la lumière des mains »* des *Visages de solitude* 19.

En dehors même du deuil proprement dit, l'existence apparaît pour une part comme *« Coups et blessures »*, pour reprendre un titre de *La Viе rêvée.* Larmes, tristesse, ennui composent un lexique récurrent qui a d'ailleurs des échos dans la correspondance avec Marcel Вéalu ou dans *Mon enfance est à tout le monde*. La vie est une sorte d'exode *(« J'écoute/ C'est bien moi/ Je suis seul sur la route/ Mon passé sur le dos/ Dans ma gorge enflammée un bouquet de sanglots »* 20) et dès Retour de flamme la présence à soi-même a le caractère ambivalent d'une singularité que le jeu de mots désigne comme exemplaire et déchirante tout à la fois («*Je n'ai plus rien à moi/ Que ma vie sur les bras/ Un cœur qui n'a pas son pareil »* 21). Un certain sentiment de l'inanité de l'existence affleure ici et là. On se rappelle le convoi sinistre d'*« Aller simple »* dans *Le Diable et son train* 22 ou la vie en forme de *« Série noire »* où se succèdent les morts, dans *Hélène ou le Règne végétal* 23. Avec l'enfance, c'est toute la vie qui semble d'une certaine façon définitivement en-deçà. Dès *Bruits du cœur*,*« Rideau »* 24 détermine cette posture : de la plénitude *« le temps n'est plus », « Maintenant tout est clos »* et la seule *« douceur »* qui se dessine est celle du *« remords »,* remâchage au passé des jours écoulés. Nous ne saurions énumérer tous les titres qui, comme *« La Vie promise », « Partie perdue », « Homme mort », « Peine de mort »,« Condamnation à vivre », « Les voyages forment la jeunesse »* désignent directement ou ironiquement la déception existentielle du poète. Il n'est jusqu'à la voix des bêtes où le poète entend *« La diane doucement poignante du destin »* 25 qui ne change les matins en heure des bilans. *« D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? »*, dans *L'Héritage fabuleux* 26, interroge et presse le sens de l'existence. Laconfiance qui s'y amorce reste inquiète, se fait presque implorante, et c'est finalement sans véritable réponse qu'il faut s'engager dans un simple pari.

Mais malgré l'absence d'angoisse de type dualiste, l'inquiétude accompagne encore l'élan vers le monde, la communion amoureuse, le dialogue avec un Dieu hors dogme, ce qui constitue en somme pour Cadou la quête d'une identité.

Il y a une inquiétude des choses : l'*« inquiétude étroite »* des ailes des hirondelles dont le poète guette le départ avec un serrement de cœur 27, les *« yeux inquiets » « Des bêtes qui remuent/ Tristement le passé »* en guettant un espoir 28. Les présences concrètes et les paysages sont soumis à la même loi de durée et d'éloignement qui frappe l'enfance. Cela est visible dans le fil dramatique de *« Comme un enfant perdu »* et dès le début de *« Quand tout s'en est allé »,* dans *La Vie rêvée* 29. Ajoutons que le titre *« Les Biens de ce monde »* joue autant sur l'allusion possible aux vanités que sur la proclamation de la dignité de ce monde. Il faudrait dire aussi que le corps n'est pas toujours le lieu d'une communion avec le monde : l'homme *« Comme les autres/ Dans ses épaules de craie/ Dans sa poignante vérité de sable »* 30 avoue qu'il ne saurait offrir assise à l'oiseau ni à la fleur. L'existence est souffrance, pour l'*« Homme mort »,* et vivre est toujours tenter de *« Reprendre pied »* 31. Même quand le monde se fait promesse heureuse, une instabilité diffuse continue à le cerner et il se présente dans bien des pièces comme une victoire sur la menace. Au point que le poète souhaite, *« Comme un enfant qui cherche à préserver le nid/ Surveillé deux saisons »,* abriter son amour dans un décor d'objets familiers et usés, témoins d'une durée de l'existence 32 Ailleurs, il arrive que la présence positive du concret se creuse d'absence. C'est ainsi que *« L'odeur brûlée des pinèdes »* humée *« À perte de sens »* renvoie à l'enfance disparue, ou que le cri d'un oiseau des marais *« rappelle »* douloureusement le passé évanoui 33. On en pourrait dire autant de divers lieux, *« La Haie longue »* par exemple, dans la mesure où ils se rattachent au souvenir. Fragiles sont ces présences que le poète ne convoque parfois qu'au conditionnel *(« Je ne vis que pour quelques feuilles/ Quelques oiseaux qui seraient là »* 34). Et puis l'évocation des choses se fait le plus souvent par une série de touches concrètes : pas de jeux symboliques ni de spéculations cosmiques. Si bien que, l'apparente simplicité prosodique aidant, le réel reste une présence vivante et précaire:

*« La route*

*Les grands airs*

*Ceux qui vivent à cœur ouvert*

*Le temps qui passe*

*Un peu de ciel au fond des tasses*

*Après-midi l'odeur des foins*

*Et l'ombre lasse dans un coin ».* 35

Si l'évidence du monde demeure chez Cadou subtilement énigmatique, c'est en grande partie grâce à cet art de présenter les choses, de les laisser dans leur présence, leur simplicité que le poème ne prétend pas analyser. Cela est sensible dans *« Dur à vivre* » : la simplicité de l'objet familier dit celle de la mort *(« Et mon cœur doucement aura cessé de battre/ À cause d'un compotier de pommes sur la table »* 36) mais, au fond, ce compotier possède une évidence aussi secrètement close sur elle-même que la mort du poète, et le lien de causalité qui est posé nous demeure mystérieux.

D’une façon analogue, la communion amoureuse est souvent présentée comme un défi lancé à l'inquiétude, même si aucune condamnation ne pèse ici sur l'Éros qui n’a rien en soi de transgressif et ne possède pas non plus la sensualité souvent trouble et teintée de violence qu'on peut lui voir chez Marcel Béalu. Hélène est celle qui apparait après que le poète dut errer *« dans le corridor mauve du chagrin »* 37 et sa maison est un refuge offert *« [...] aux bêtes qui ont froid/ À ceux qui n'ont connu que la douceur des pierres »* 38. C'est encore à la nécessité de choisir *« entre avenir et souvenir »* qu'est rapportée la rencontre avec Hélène 39. Plus profondément toutefois, l'amour s'inscrit dans le mouvement même du monde. Le schéma d'une rupture initiale de l'unité et d'une faute de l'Éros ne se trouvant pas chez Cadou, ne s'y trouve pas non plus l'image d'une communion amoureuse ayant à restaurer une androgynie primordiale et un avant-temps édénique. L'amour se vit sur fond de quotidienneté : la maison, ses objets, ses bêtes, la vie partagée ensemble, la carriole d'Esprit dans la côte. Point ici de fausse quiétude désincarnée, et nous ne saurions même parler d'une quelconque prise de possession du concret par les amants. Ceux-ci, *« inquiets »* ne communient, dans le poème *« Feuillages »* de *La Vie rêvée*, que dans la *« transparence »* d'un grand courant de fontaines, d'arbres, de troupeaux, de feuillages et de sang. Cette image essentielle de circulation et de traversée revient dans le poème *« Toi »* d'*Hélène ou le Règne végétal.* La communion amoureuse participe donc du monde, de l'existence et de leur incessant mouvement.

L'inquiétude marque aussi le dialogue avec Dieu, non seulement parce que le poète semble hésitant dans ses conceptions, mais surtout parce qu'il incline vers une spiritualité ancrée dans l'existence.

La figure traditionnelle de Dieu est présente: amour et rigueur *(«La mansuétude immense de Dieu lourde comme une feuille blanche »* dans *Usage interne* 41), figure du Juge 42 lors de bilans de plus en plus fréquents dans l'œuvre et à qui l'on se confesse (voir la *« Confession générale »* de *Que la lumière soit* 43), Dieu Puissant qui donne naissance au *« Nocturne »* des *Biens de ce monde* 44, confiteor, prière et supplique pleins d'ampleur quoique d'un ton moins solennel que les Trois psaumes de Jean Bouhier parus dans Les Cahiers de l'École de Rochefort en 1942. Mais ce Dieu est aussi un Dieu familier, *« pas si loin »* et « [...] tout à fait comme *« l'oncle Isidore/ Qui était roux de poil et qui peut-être est mort »* 45, Christ à secourir, dans *« Comme un Christ de Gauguin »* 46 ou dans *Lilas du soir*, clochard 47 ou nouveau-né mal accueilli de la Noël. C'est le Dieu d'une foi simple et populaire dans *Saint Antoine et Cie* et dont les images pieuses sont, avec *« Paille et velours »* dans *L'Héritage fabuleux* 48, intimement mêlées aux souvenirs personnels. Ce Dieu est parfois vertement et de plain-pied apostrophé. *« Après Dieu le déluge »* 49 parodie le Notre Père pour faire de Dieu celui qui inflige à l'homme le *« goût de vivre »* puis s'en lave les mains.

Ce Dieu-là est celui qui place l'homme dans l'insécurité de vivre et c'est à lui que s'adresse le plus souvent René Guy Cadou. Le poète affirme qu'il n'est *« pas métaphysique »* et estime, tout engagé dans l'existence, qu'*« [...] on a bien mérité/ de croire dans la vie plus qu'en l'éternité »* 50. Son bref *« Credo »*, dans *Les Biens de ce monde* 51, est explicite

*Je ne crois pas en les miracles de Lourdes*

*Le crois dans une belle journée*

*Avec des ramasseuses de colchiques*

*Et des jeunes gens égayés*

Pas de surnaturel, mais la vie présente. Dieu est celui qui *« Assaisonne la soupe noire de la terre »,* s'engageant lui aussi dans l'existence. La religion de Cadou, si elle n'exclut pas l'idée d'une nature transcendante de Dieu, s'applique donc à saisir Dieu *« dans les manifestations de l'Univers »* 52. L'amour des *« Biens de ce monde »* n'est dès lors pas tant présenté comme un nouvel épicurisme que comme une forme d'abandon de soi et de renoncement salvateur. Le poète demande que derrière les *« propos gentiment salaces »* de l'homme on voie plutôt *« [...] sa profonde tendresse/ Pour ce monde où les doigts du Seigneur sont marqués »* 53. L'amour du monde est présenté comme une vocation absolue 54 difficile à assumer et source d'un pâtir, d'une sympathie aussi, avec le monde dans ce qu'il a de plus fragile. Le poète s'identifie alors au Christ en Passion, supplicié par le *« goût de vivre »* que Dieu lui a fiché dans la poitrine comme un *« clou rouillé »* 55, ou à Job, éprouvé mais sans révolte et ne possédant que cet *« immense amour »* qui le noue à l'inquiète existence 56 Devient exercice spirituel cette participation vibrante à la vie :

*« Peut-être bien*

*Que tout au bout de cette vie il n'y a rien*

*[…]*

*Il reste malgré tout l'espoir d'une aventure*

*Le goût sûr et salé d'un matin de printemps*

*[…]*

*On est porté plus loin que son épaule même*

*[…]*

*[...] et l'on s'élève*

*Miraculeusement à son propre niveau ».* 57

La quête de soi, quête d'identité et d'unité, est également marquée du sceau de l'inquiétude. Le poète exprime souvent le désir de se débarrasser de son ancien moi douloureux et inquiet. L'identité est problématique pour celui qui, dans un poème intitulé *« La Fuite éperdue »* se sent partagé entre *« l'homme inquiet »* et *« celui qui [le] fait sourire »* et joue *« A les dresser l'un contre l'autre/ Qu'ils [le] délivrent de [lui]- même »* 58 ou qui, *« Pour [se] sauver » « retranche [son] enfance de [sa] vie »* 59. Ailleurs s'exprime un désir régressif du repos : ne pas voir, ne pas savoir 60, dormir pour *« l'échappe[r] belle »* 61, mourir et être retiré de la circulation comme *« fausse monnaie »* 62, revenir *« Sous l'écorce du premier jour »* 63 ou se blottir *« comme un enfant frileux »* contre la femme aimée 64. Mais surtout, le désir d'identité est, chez Cadou, désir de se fondre dans le monde. Après avoir évoqué les maisons de son enfance habitées par des voyageurs toujours en transit, le poète confie en ce sens dans *Les Visages de solitude* :

*« Hésitant à chercher dans leurs maigres bagages*

*Peut-être le secret de mon identité*

*Je préférais laisser planer sur moi comme une eau froide*

*Le doute d'être un homme*

*Je m'aimais*

*Dans la splendeur imaginée d'un végétal*

*D'essence blonde avec des boucles de soleil*

*Ma vie ne commençait qu'au-delà de moi-même*

*Ébruitée doucement par un vol de vanneaux. »* 65

Ce qui est ici recherché n'est pas la permanence d'une essence, d'une Nature équivalante à l'Etre, mais bien une fusion avec l'existence, ses efflorescences, ses bruissements, son mouvement. Cela va jusqu'à une véritable dissolution du moi dans les choses : *« chair épanouie] en haillons »* du vent du large, ou bien s'endormir *« dans le crin/ Sur la pierre lavée/ Pesant comme les bois/ Comme les pâturages »*, investi par l'*« Arbre des temps futurs/ Dangereuse saison/ Pour que [son] corps jaillisse aux quatre coins de l'horizon »* 66. Avec *La Vie rêvée* 67, le poète cherche à partager la nudité des choses, dans *« Retour au pas »,* et leur impermanence, dans *« Bientôt l'arbre »* où le poète se voit devenir arbre offert aux oiseaux migrateurs, parcouru de sèves et métamorphosé encore*, « Tronc si blanc qu'il n'est plus/ Qu'une neige attentive »*. Grâce à *« La Visiteuse »* aimée, le poète révèle :

*« [...] Les mains vont s'habituer à devenir abeilles*

*Et le corps atteindra la courbe de la treille*

*[...]Les fourrés descendaient le long de mon visage*

*Mes yeux bleus devenaient des prunelles sauvages.»* 68

et dans *« Première traversée »,* il se rêve à nouveau arbre, pris dans un vaste élan du monde et *« parlant couramment le langage des pierres »* 69. La contrepartie en est parfois, jusqu'à *La Vie rêvée*, la crainte de ne pouvoir fonder son identité sur les *« Biens de ce monde »* si, comme dans *« le Temps perdu »* de *La Vie rêvée* 70, il faut constater l'évanouissement des soleils, vent, arbres, cerviers du soir dont le poète pensait qu'ils constituaient le moi ou s'il faut craindre, changé, de n'être pas *« reconnu »* 71. Mais cette crainte le cède à une acceptation d'autant plus attentive de l'impermanence qui régit ce monde. Si le père mort de *« Chambre de la douleur »* survit, ce n'est donc pas ailleurs qu'en ce monde : dans la *« pâque »* des printemps, *« au fond de chaque/ Sillon, dans chaque grain de blé/ Et dans la fleur ouverte aux flaques/ Impitoyables de l'été »* 72. Et de même Hélène, source de toute plénitude, demeure *« L'inquiète la dormante »* en ce qu'elle est *« de tous les jours »,* accordée à l'alternance du jour et de la nuit, au cycle des saisons. L'inquiétude n'est pas ici le contraire de l'amour de la vie et ne donne pas l'espèce de sentiment d'une disproportion entre l'homme et ce qui l'entoure que peut laisser la lecture de l'Astrolabe de Michel Manoll malgré la présence du concret 73. Identité et unité sont à l'image de l'inquiétude du monde que le poète ne veut cesser de partager : évidence insondable d'une vie qui renaît sans cesse de la mort, vision héraclitéenne d'une permanence faite du mouvement perpétuel des choses, non loin de ce que formule Luc Decaunes, dans *L'Air natal*, en 1944: *« Ce qui change étant ce qui demeure/ Et qu'on ne voit pas »* 74.

\*

Cette poésie se présente donc, non sans parentés avec la *« souffrance »* préconisée par Max Jacob 75, comme une sympathie inquiète avec le monde. Nous retrouvons là l'insistance des *« Précisions sur l'École de Rochefort »* et de *« Présence d'un surromantisme »* à définir la poésie en termes de connaissance-fusion plutôt que de connaissance-exploration : élan vers la *« plénitude de la vie »,* amitié, *« amour obstiné »,* mise au diapason de l’*« universel concert », « contact poignant du poète avec sa destinée »*. Par le choix d'une poésie de *« pleine Poitrine » « [...] cri d'un homme/ En face de sa nuit »* 76, d'une beauté qui ne soit pas refuge mais Passion, dite *« fille en Jésus-Christ »* dans *Les Sept péchés capitaux*, le poète situe son éthos : *« J'écris pour me sauver/ Pour sauver ce qui reste/ Un bourgeon de soleil oublié sur ma veste »* 77. Mais c'est vaincre le temps sans l'abolir : *« J'écris pour divulguer ce qui vient des saisons »* *« J'écris pour dépasser la crue noire du temps/ Tandis que les oiseaux et les fleurs me précèdent »* 78. Connaissance et salut, mais sans que la poésie transcende le mouvement de l'existence. Elle est avant tout expérience, et l'on comprend le rejet de ce qui paraissait éloigner romantisme et surréalisme de la vie. Il s'agit désormais d'*« Écrire mais vivre »* 79.

***Notes***

1.Pierre Seghers, éditeur, 390 p., p. 251.

2.René Guy Cadou, *Les Biens de ce monde*, Seyssel, *« Champ poétique »,* Champ Vallon, 1983, 324 p.

3.Les Cahiers de l'École de Rochefort, Paris, René Debresse éditeur, Hors série, 30 mai 1941.

4.*« Présence d'un surromantisme »,* Les Essais, n° 6, sept. 1947, repris dans Le Miroir d'Orphée, Mortemart, Rougerie, 1976, 176 p., pp. 50-54.

5.Jean Yves Debreuille, *L'École de Rochefort, Théories et pratiques de la poésie, 1941-1961*, Presses Universitaires de Lyon, 1987, 506 p.

6.*« Préface », Hélène ou le Règne végétal*, Œuvres poétiques complètes, Seghers, 1973, 2 vol., 465 et 365 p., II, p. 7-8.

7.Marcel Béalu, René Guy Cadou, *Correspondance 1941-1951*, Limoges, Rougerie, CNL, 1979, 188 p., p. 36

8.*« Présence d'un surromantisme »,* op. cit., p. 52.

9.Jean Bouhier, *Croire de la vie*, 1941- 1954, Les Amis de Rochefort, impr. A. Nicolas, Niort, 30 nov. 1954, 101 p.

10.*« Avant-sommeil », Bruits du cœur*, 1941, OC., I, p. 123. Voir aussi *« Tristesse » Les Sept Péchés capitaux,* OC. II, p. 11 (une vie dans l'attente de rejoindre les parents terriblement abandonnés dans la mort).

11.*La Vie rêvée*, 1. *Grand Élan*, OC., I, p. 209 et 229.

12.*« 23 Avril 46 », Les Biens de ce monde*, OC., II, p. 170.

13.Voir notamment *« Mort d'homme », Retour de flamme*, OC., I, p. 64 ; *« Le Grand voyage » et « Homme mort », La Vie rêvée*, 2. *La Vie rêvée*, OC., I, p. 266 et 303; *« Dur à vivre », Les Biens de ce monde*, OC., II, p. 171.

14.*Florilège poétique de René Guy Cadou*, établi et présenté par Georges Bouquet et Pierre Menanteau, *L'Amitié par le Livre*, impr. J.- P. Vibert, Grosrouvre, 10 juin 1957, 93 p.

15.*Retour de flamme*, OC. I, p. 45 et 53.

16.*Bruits du cœur*, entre autres, en offre plusieurs exemples, avec jusqu'à la reprise de l'ancien *ubi sunt.*

17.*« Et déjà cinq cent mouches/ Un rat/ Dans l'eau de l'herbe/ Autour du ventre/ Comme un sac plein de chats » (« Dans le soleil », Que la lumière soit*, OC. I, p. 455).

18.*« Déménager » L'Héritage fabuleux*, OC., II, p. 122.

19.OC., I, p. 272 et II, p. 42.

20.*« Trop loin », Morte saison*, OC., I, p. 90.

21.*« Les Oiseaux... », Retour de flamme*, OC., I, p. 42.

22.*« Rien ne subsistera du voyageur/ [...] / Le vent de la déroute aura tout emporté »* OC., II, p. 68.

23.OC., II, p. 33.

24.OC., I, p. 133.

25.*« Les Chiens qui rêvent dans la nuit », Le Diable et son train,* OC., II, p. 65.

26.OC., II, p. 129.

27.*« Comme un cri long... », L'Aventure n'attend pas le destin*, OC., I, p. 438.

28.*« Les Chevaux et les chiens... », Hélène ou le Règne végétal*, OC., II, p. 26.

29.OC., I, p. 236- 241 et 317.

30.*« A la lumière des mains », Les Visages de solitude*, OC., II, p. 42.

31.*La Vie rêvée, 1. Grand Élan,* OC., I, p. 195.

32.*« Quelque part », L'Héritage fabuleux*, OC., II, p. 117.

33.*« A perte de sens... », Forges du vent* et *« Paille et velours », L'Héritage fabuleux*, OC., I, p. 37, II, p. 114.

34*«  Dans la campagne dévorée... », L'aventure n'attend pas le destin*, OC., I, p. 384.

35.*« Fond de ciel », Bruits du cœur*, OC. I, p. 138.

36.*Les Biens de ce monde*, OC., II, p. 171.

37.*« Traduit de l'amour », L'aventure n'attend pas le destin*, OC., I, p. 414.

38.*« La Maison d'Hélène », Hélène ou le Règne végétal*, OC., II, p. 13.

39.*« Toi », Hélène ou le Règne végétal*, OC., II, p. 25 et : *« Lettre à Hélène », Ma vie en jeu*, OC., I, 380.

40.OC., I, p. 321- 322.

41. OC., II, p. 253.

42.Voir *« Devant cet arbre... », Hélène ou le Règne végétal*, OC., II, p. 27.

43.OC., I, p. 459.

44.OC., II, p. 172- 174.

45.*« Mon Dieu cela m'arrive... », L'aventure n'attend pas le destin*, OC., I, 430.

46. Ibid., OC., I, p. 424.

47.*« Rue du sang », Hélène ou le Règne végétal*, OC., II, p. 12.

48.OC.. II, p. 114.

49.*L'Héritage fabuleux*, OC., II, p. 138.

50 *« Ah je ne suis pas métaphysique... », Le Diable et son train*, OC., II, p. 96.

51.OC., II, p. 160.

52.*« Mémoires », L'Héritage fabuleux,* OC., II, p. 137.

53.*« La Foi du charbonnier », Tout amour,* OC., II, p. 181.

54.*« Personne au monde », Les Visages de solitude*, OC., II, p. 39.

55.*« Après Dieu le déluge », L'Héritage fabuleux*, OC., II, p. 138. Voir aussi *« Raisons de santé »,* *La Vie rêvée, 1. Grand Flan*, OC., I, p. 226,: *« Et ceci est mon sang et le froment des larmes ».*

56.*« Job », La Vie rêvée, 1. Grand Elan*, OC., I, p. 190- 191.

57.*« L'aventure n'attend pas le destin », L'aventure n'attend pas le destin*, OC., I, p. 394.

58.*« La Fuite éperdue », Les Visages de solitude*, OC., II, p. 41.

59.*« Dérive », Retour de flamme*, OC., I, p. 61. ,

60.*« L'Esprit du feu », La Vie rêvée, 1. Grand Elan*, OC., I, p. 204.

61.*« La Nuit la mort », Années-lumière*, OC., I, p. 72 ; v. *« Plain chant », Bruits du cœur*, OC., I, p. 116-117.

62.*« Le Cœur à flot », La Vie rêvée, 2. La Vie rêvée*, OC., I, p. 261 et *« La Fausse monnaie »,* *L'aventure n'attend pas le destin*, OC., I, p. 415.

63.*« A perte de sens... », Forges du vent*, OC., I, p. 37.

64.*« Les Paroles de l'amour », L'aventure n'attend pas le destin*, OC., I, p. 408.

65.*« J'ai toujours habité », Les Visages de solitude*, OC., II, p. 51.

66.*« La Flamme verte », La Vie rêvée*, 2. *La Vie rêvée*, OC., I, p. 309.

67.OC. I, p. 310 et 255-256.

68.*« La Visiteuse », La Vie rêvée*, OC., I, p. 263-264.

69.*« Première traversée »* Ibid., OC. I, p. 298-299.

70.OС., I, p. 274.

71.Voir : *« Hors de moi » « Le Forçat mutilé » « Mehr licht » « Le Grand Voyage »* OC., I, p. 126, 194, 228, 266- 267.

72.*« Chambre de la douleur », Hélène ou le Règne végétal*, OC., II, p. 11.

73.Michel Manoll, *Astrolabe*, poèmes, Les Amis de Rochefort, impr. Nicolas à Niort, 8 fév. 1945, 60 p.

74.Luc Decaunes, *L'Air natal*, Neuchâtel, Ed. de La Baconnière, *« Les Cahiers du Rhône* », Série rouge, XV (53), Juillet 1944, 126 p.

75.Voir René Guy Cadou, *Esthétique de Max Jacob*, Pierre Seghers éditeur, 1956, 92 p.

76.*« Si mes yeux si mes mains... », Ma vie en jeu*, OC., p. 377.

77.*« Au pied du mur », La Vie rêvée*, OC., I, p. 275.

78.*« Les Secrets de l'écriture », Poèmes inédits 1944-1949*, OC., II, p. 220.

79.*« Écrire mais vivre », Le Diable et son train*, OC., II, p. 89 : *« Est-ce que je sais seulement que j'écris ? mais je vais/ Au bout de ma vie comme d'une route mal percée Toujours au bout crevant l'opaque pour mieux voir ».*